

INTRODUCTION

NICKEL BAR

Le Nickel Bar est un bar discothèque, ouvert tous les soirs sauf le lundi, de dix heures à quatre heures du matin. Situé à la frontière du quartier noir, il était jadis exclusivement réservé aux Noirs. Et puis, avec l'apparition des danses acrobatiques, dont le Nickel Bar fut très vite le territoire consacré, on ne put pas refuser l'entrée aux spécialistes non-Noirs qui prétendaient se mesurer à la clientèle habituelle. Il y eut même un moment où, à cause de ses concours et ses démonstrations, le Nickel Bar faillit devenir un endroit à la mode, et quelques personnes chic se risquèrent deux ou trois fois sur les lieux, pour pouvoir s'en vanter après. Mais il n'est jamais devenu un endroit vraiment à la mode, pour la simple raison que le propriétaire s'est toujours refusé à installer la climatisation ; en toutes saisons, la température intérieure passe de trente degrés en début de soirée à cinquante degrés au petit matin ; trois gros ventilateurs brassent mollement un air humide et brûlant, et il n'y a même pas de vestiaire où laisser ses habits.

Depuis l'ouverture de la boîte, les nuits sont animées par Benjamin, un garçon élégant, imperturbablement souriant, bavard, aux cheveux dégrêlés et à la cravate toujours serrée quelle que soit la température. L'entrée du Nickel Bar est veillée, comme une mère, par E.E., un type énorme qui fait aussi office de videur, qui a de gros bras, de grosses mains, de grosses bagues sur les doigts, et une infinie mémoire des visages.

Tony Allen a été l'un des premiers non-Noirs à fréquenter le Nickel Bar. Du fait qu'il était incroyablement doué, il est rapidement devenu un ami de la maison. E.E. l'aime bien. Tony est même un des seuls types à qui E.E. veut bien parler – pas au Nickel, bien sûr, parce que, dans l'exercice de ses fonctions, E.E. est fermé, froid, et quasi muet. Mais il l'emmène parfois faire un tour dans sa Chevrolet après la fermeture, et ils parlent des femmes.

L'objectif de Tony fut longtemps d'être le meilleur danseur du Nickel Bar. Bien qu'on lui ait longtemps reproché son style (on dit qu'il est trop « musculaire », qu'il danse comme s'il se préparait au décathlon) il finit, l'an passé, par gagner le concours, ce qui lui valut le respect de tous et le laissa démuné d'ambition.

Bien qu'il travaille comme manutentionnaire dans un magasin, Tony s'est toujours considéré comme un danseur professionnel. Sa mère n'a jamais aimé cela, elle ne peut s'empêcher de voir, dans la danse, une activité plus ou

moins obscène. C'est pourquoi Tony déménagea pour vivre en ville, où il habita d'abord chez E.E., et maintenant dans une chambre qu'il sous-loue.

La nouvelle star du Nickel Bar est, depuis cette année, un petit Noir de un mètre soixante, qui a l'air d'avoir seize ans, qui ne sourit jamais, qui a toujours le front plissé par la réflexion, et qui danse comme un dieu. Il s'appelle Baby-lone, on l'appelle Baba. Quand il vient au Nickel – et il y vient souvent, presque tous les soirs –, il est toujours accompagné de son grand frère Chris Washington, qui le protège et le couve comme E.E. couve l'entrée du Nickel Bar.

SUPERMARCHÉ GOURIAN

Dans une autre extrémité de la ville, au milieu d'une rue très commerçante, en pente légère, se trouve le magasin de Gourian. C'est un supermarché très éclairé, juste plus grand qu'une épicerie ordinaire, mais qui présente une gamme de produits très variés, un peu comme les bazars de campagne. Des plafonds pendent une multitude d'affiches écrites en gros caractères rouges sur fond jaune, et qui ne sont jamais des publicités, mais des phrases impératives sans formules de politesse, comme « Dénoncez ceux qui volent » – « Paniers obligatoires » – « Ouvrez vos sacs et vos cabas à la caisse » – « Pas de chèques, pas de cartes de crédit » – « Nous détectons les faux billets ».

En dehors de Jackie, qui travaillait à la caisse bien avant l'arrivée de Gourian, et de Tony qui fut embauché un peu avant Gourian, le personnel change tout le temps ; Gourian fait en général appel à de jeunes débutantes qu'il terrorise et qu'il renvoie bientôt sans les payer.

Gourian est arménien. En dehors du fait qu'il a une fille – un peu idiote apparemment –, son passé avant son arrivée dans le pays est un grand vide obscur. Il a débarqué sans le sou ; embauché comme manutentionnaire, il devint caissier l'année d'après, puis l'année d'après chef du personnel et comptable, et l'année d'après – personne ne sait pourquoi –, le patron lui vendit son affaire pour une petite rente ridicule, et disparut. C'est, du moins, ce qui se raconte dans la rue.

Dès qu'il fut son propre patron, Gourian cassa les prix, refusa de s'entendre avec ses concurrents et se fâcha avec eux. Il méprise sa clientèle encore plus que ses employés, et pourtant son affaire marche assez bien.

Très animée le jour, la rue où se trouve le magasin est déserte la nuit. À chaque heure de la nuit, un agent de la sécurité fait le tour des magasins de la rue pour vérifier la fermeture des portes.

BANLIEUES

La ville a deux banlieues. L'une, au nord, est faite d'immeubles modernes, de larges avenues et de centres commerciaux. Les nuits y sont désertes et brillamment éclairées par de nombreux lampadaires blancs. L'autre, au sud, est une ancienne bourgade rattachée à la capitale, faite de petites maisons basses, la plupart avec jardins ; l'éclairage vient de vieux réverbères fatigués.

Jackie habite au nord, avec son fils. Mrs Allen, la mère de Tony, au sud, seule.

PONT

Le pont de Battersea relie la capitale à sa banlieue sud. C'est un grand pont suspendu, métallique ; et le fleuve qu'il enjambe, avec les sirènes des bateaux et la lueur des fanaux, est toujours surmonté d'un second fleuve, de brume, qui coule au-dessus de l'autre.

DE LA DANSE COMME ART MARTIAL

Le défi que se lancent mutuellement Tony et Baba, sur le terrain qui est le leur, est l'équivalent d'un défi que se lanceraient deux karatékas qui contesteraient chacun la supériorité de l'autre.

Dans le dialogue, jamais le mot danse ou danseur n'est prononcé. De même, dans l'histoire, jamais la danse n'est envisagée comme un divertissement artistique ni même comme un art ; c'est un terrain de compétition et d'épreuve. On ne voit, de ces moments de combat, que des muscles tendus, des visages en sueur, des prouesses et des virtuosités techniques, jamais un harmonieux ensemble de musiques en mouvements.

Le fait d'avoir préféré la danse à la boxe, par exemple, trouve sa justification dans la place donnée à la musique, ou plutôt la contradiction entre l'activité des danseurs et la musique, ou, plus exactement encore, à la scène finale, dans l'absence de la musique.

LE NICKEL ET LE STUFF

Nickel, outre le nom du bar-discothèque, est le mot américain qui désigne une pièce de petite monnaie (cinq cents).

Stuff signifie la matière, la substance, et, plus argotiquement, le machin, l'affaire.

Le Nickel Stuff est le nom dont on a baptisé localement une invention de Tony Allen, qui consiste en un pas acrobatique étrange, et qui lui valut d'être vainqueur du tournoi de danse. Ce pas ressemble un peu au mouvement de recul immobile dont Michael Jackson fut le promoteur au moment de la mode de la break dance.

NOIRS ET BLANCS

De même que Baba s'oppose à Tony, comme deux métaux inalliables ; de même que Gourian est comme l'ombre des deux, un terrain de mélange à côté d'eux ; de même le scénario est écrit en noir et blanc, et gris, bien sûr.

Et si la couleur, rarement, fugitivement, intervient, rouge ou dorée, c'est non pas comme couleur d'objets, mais, au singulier, comme la couleur, un moment, de l'image.

ANGLAIS, ETC.

Bien qu'écrite en français, l'histoire se déroule à Londres, et le scénario est destiné à être traduit et joué en anglais – en mauvais anglais, en ce qui concerne Gourian. Des expressions telles que mon vieux – conneries – va te faire foutre – vous êtes un trou dans le cul – qu'est-ce que, bordel, tu veux que j'y fasse sont en fait de laborieuses traductions de man – bullshit – fuck you – you're a hole in a ass – what the hell do you want me to do, etc.

De même, la communauté noire est celle des Jamaïcains de Londres, plus fermée, plus secrète que celle des Antilles françaises.

Quant à Tony Allen, il est le fils d'une mère indienne et d'un père italo-anglais.

TRAVELLINGS

J'ai tâché de faire ici la description d'un film imaginaire, voulant, dès l'écriture d'un scénario, faire un travail de cinéma ; une forme préalable pour la forme finale, comme un moule provisoire pour le bronze, et non pas une forme en soi qui pourrait servir à faire du cinéma.

S'agissant d'une histoire à montrer plutôt qu'à dire, l'objet est parfois moins important que le mouvement avec lequel on va le voir, ou la vitesse à laquelle il passe sous nos yeux.

C'est pourquoi j'utilise des termes tels que travelling, plan fixe, gros plan. Il faut cependant les prendre pour une manière de continuer l'histoire et de bien la raconter, comme on écrirait, au théâtre, « le rideau se lève ».